

Allier le bâtard et le sublime **Le Théâtre des Fonds de Tiroirs : 15 ans**

Josianne Desloges

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desloges, J. (2012). Allier le bâtard et le sublime : le Théâtre des Fonds de Tiroirs : 15 ans. *Jeu*, (144), 134–141.

JOSIANNE
DESLOGES

ALLIER LE BÂTARD ET LE SUBLIME

Le Théâtre des Fonds de Tiroirs : 15 ans

Pour le Théâtre des Fonds de Tiroirs (TFT), porter un texte à la scène est une fête. Un grand jeu surréaliste où tout est possible, surtout l'impossible, où le texte devient un tremplin vertigineux ; les vieux orgues, des boîtes à rythme ; les friperies, des garde-robes infinies ; les acteurs, des cascadeurs sans complexes ; et les lieux méconnus ou quelconques, des théâtres éphémères. Question de souligner les 15 ans de la compagnie de Québec, *Jeu* a rencontré le directeur artistique et metteur en scène Frédéric Dubois, la scénographe Yasmina Giguère, le concepteur sonore Pascal Robitaille et l'acteur Sylvio Manuel Arriola.

De ces entrevues ponctuées de fous rires et de réflexions généreuses ont émergé les lignes directrices de leur démarche, les moments forts et ceux plus ardues de leur périple, mais surtout, la certitude qu'une synergie peu commune lie les membres de la troupe, qui surprend depuis ses débuts et qui s'apprête à s'attaquer, dès l'automne, à un nouveau défi. Un autre, puisqu'au TFT chaque spectacle est une nouvelle manière de parler de l'humain, de ses incohérences, de ses dérèglements et de ses moments de grâce.

L'aventure du TFT a débuté en 1997 à Cap-Rouge, au café Caf'art, alors que Frédéric Dubois, encore au Conservatoire, propose à ses camarades de monter *la Cantatrice chauve* d'Ionesco pendant l'été. Après quelques répétitions, l'équipe décide de boudier en bloc celui qui s'est improvisé tout naturellement metteur en scène. Qu'à cela ne tienne, Dubois recrute de nouveaux joueurs, dont Sylvio Manuel Arriola, qui n'était pas encore admis au sein de l'institution à ce moment-là.

Le style de jeu chorégraphié que propose Frédéric Dubois – et que le critique de théâtre du journal *Le Soleil*, Jean Saint-Hilaire, qualifiera d'emblée d'« expressionniste » –, l'importance accordée au texte et à la parole, rythmée, chantée, déconstruite, et l'investissement total demandé aux acteurs charment les jeunes créateurs qui ont soif d'un théâtre exigeant, brutal, mais néanmoins ludique. « C'est une fête, mais c'est une fête macabre souvent, triste aussi. On fête le désabusement et la tristesse et l'angoisse existentielle. Comme chez Tchekhov, et comme les personnages d'Ionesco qui ne peuvent pas vivre le vide, le silence et la mort », analyse Arriola. « On a un côté populaire, mais on travaille des textes expérimentaux surréalistes. On cherche à la fois le bâtard



Frédéric Dubois (assis, au centre) en répétition pour *Vie et mort du Roi Boiteux* (2004). © François Leclerc.



Yasmina Giguère, conceptrice de costumes du Théâtre des Fonds de Tiroirs. © Josianne Desloges.

et le sublime », continue l'acteur, pour paraphraser le grand Ronfard. Ce dernier est une source inépuisable d'inspiration pour les membres du TFT, dont certains procédés de création s'apparentent justement à ceux du Nouveau Théâtre Expérimental, souligne Dubois : « Nous étions des enfants de Ronfard sans le savoir. »

Jeu de face, déplacements mécaniques, alternance rapide de positions inusitées marquent les premières mises en scène du TFT. « C'est souvent un travail métronomique », indique Dubois, qui a développé l'habitude de tout compter par sept (comme le nombre de fois qu'un personnage applaudit ou le nombre de pas d'un déplacement, par exemple).

Le deuxième été, Pascal Robitaille se joint au TFT pour *Jacques ou la soumission*. Puis, l'année suivante, Yasmina Giguère prend en charge les costumes, la scénographie, et tout le visuel de la compagnie. Le noyau autour duquel s'articulera la grande majorité des productions de la compagnie est formé.

Pour chaque nouveau projet, un texte fort de la dramaturgie sert de point d'ancrage. Les mots et les univers de Réjean Ducharme, Eugène Ionesco, Larry Tremblay, Raymond Queneau, Neil LaBute, Jean-Pierre Ronfard, Rodrigo García inspirent les concepteurs, qui utilisent leur langage théâtral pour souligner les thèmes qui sont abordés ou leur faire contre-poids : « les travers de la société, des problèmes de

communication, la difficulté d'être, avec soi et avec l'autre, l'ennui », énumèrent Arriola et Dubois.

Chacun part de son côté avec le texte. Pascal Robitaille bidouille, patente, enregistre ou, selon le résultat souhaité, fait appel à des instrumentistes professionnels. Sur scène, pour *Zazie dans le métro* (2001), le spectacle qui a consolidé la place du TFT dans le paysage théâtral québécois, il exploite les sonorités d'une foule d'objets trouvés, ainsi qu'un trombone à coulisse et un accordéon. « Je n'en avais pas et je ne savais pas en jouer, mais c'est ce qui est extraordinaire aux Fonds de Tiroirs : on se donne toutes les permissions. J'ai découvert un métier, dans un espace de création émotif, apaisant, où on fait tout pour le show », explique le concepteur sonore, formé en arts visuels. Si, au début, il fait tout sur scène (« dans le plus petit espace de lumière possible », prend-il soin de préciser), à l'image de Frédéric Lebrasseur ou de Martien Bélanger, l'ordinateur et autres facilitateurs lui permettent peu

à peu de passer de l'autre côté de la salle : « Mais l'ordi est un outil comme un autre, pour moi, il n'y a pas de hiérarchie. »

Au moment de concevoir la trame sonore des *Exercices de conversation et de diction françaises pour étudiants américains* (2000), Pascal Robitaille s'enferme avec une « enregistreuse à cassettes préhistorique » et un vieil orgue. « Je suis arrivé avec une proposition électro, analogue, étrange, qui n'avait aucun rapport avec Ionesco et les écoliers. Ça a fait comme un *clash* », raconte-t-il. Ce contraste surréaliste avait de quoi plaire à Frédéric Dubois. « On s'est tellement construits en parallèle qu'on n'a pas besoin d'échanger sur ce qu'on veut ; on se connaît », résume Robitaille.

Yasmina Giguère, elle, dessine, photographie, colore, fouille, emprunte et, parfois, commande des costumes aux couturières de l'atelier Par Apparat. Ses innombrables esquisses au feutre, au fusain, au crayon de bois ou à la gouache condensent sa



Zazie dans le métro, adaptation du roman de Raymond Queneau, mise en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs, 2001).
Sur la photo : Marie-Christine Lavallée, Catherine Larochelle, Monelle Guertin, Éva Daigle, Marie-France Desranleau. © Ève Cadieux.



Vie et mort du Roi Boiteux de Jean-Pierre Rinfard, mis en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs), lors de la création à Québec en 2004 et lors de la reprise à Montréal en 2009.



Sur la photo (à gauche) : Patrice Dubois et Anne-Marie Olivier ; à droite : Monelle Guertin, Sylvio Arriola, Frédéric Bouffard, Ansie St-Martin, Patrice Dubois, Michel-Maxime Legault et Christine Beaulieu. © François Leclerc et Maude Chauvin.



Téléroman de Larry Tremblay, mis en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs, 2003). Sur la photo : Jonathan Gagnon, Sylvio Arriola, Marie-Christine Lavallée, Catherine Larochelle, Jean-Nicolas Marquis, Tova Roy et Frédérick Bouffard. © Idra Labrie.

vision du personnage. Qu'elle propose un tutu pour habiller le roi du *Cid maghané* (1999), ou des léotards couleur chair pour les personnages artificiels et caricaturaux de *Téléroman* (2003), elle ose. « Certains m'ont avoué en avoir pleuré. Mais ensuite, ils m'ont remerciée, parce qu'ils ont pu aller plus loin dans leur interprétation et briser leurs inhibitions. Je leur en ai fait voir de toutes les couleurs... Je leur disais souvent : avec moi, vous n'aurez jamais de beaux costumes », raconte la scénographe, qui puise son inspiration autant dans les tableaux de grands maîtres que les revues de mode, les images d'époque, les portraits du *National Geographic* ou les photoreportages.

Pour *Zazie dans le métro*, elle porte même le chapeau de directrice de tournée, un mandat exigeant qui la fait sortir de ses bottines et lui permet de voir aux réparations des costumes et accessoires tout en chouchoutant les acteurs, mais qu'elle n'aurait pas l'énergie de refaire aujourd'hui, avoue-t-elle. « J'étais privilégiée d'être là du début à la fin du processus, de pouvoir apprivoiser la silhouette des comédiens pendant les répétitions, de suivre l'évolution de la mise en scène. Même s'il choisit d'utiliser un jeu très physique parfois, Frédéric est capable d'aller en profondeur dans le jeu avec les acteurs. Il est toujours passé par la tragédie pour nous emmener vers quelque chose de plus drôle, vers le ton juste. Ça m'a toujours fascinée. »

Pour *Vie et mort du Roi Boiteux* (2004), elle n'a pas le choix de s'entourer d'assistants devant la tâche colossale d'habiller des dizaines de personnages, qui passent de l'enfance à la vieillesse et traversent différents courants vestimentaires.

« Ce serait impossible à refaire aujourd'hui, parce que les bases de vêtements d'occasion ne sont plus les mêmes. On ne trouve plus de beaux morceaux des années 50 ou 60 », note la scénographe, qui a précieusement conservé toutes les notes, photos et croquis qui ont nourri la pièce monstre de huit heures, autre moment marquant de l'histoire de la compagnie.

Enlaidir ou travestir est chose courante au TFT. « J'ai souvent choisi l'équipe avant de faire la distribution, indique Frédéric Dubois. J'appelais les gens avec qui j'avais envie de travailler, ce qui fait que des fois, je me retrouvais avec des filles qui devaient jouer des gars. Pour moi, ça n'a jamais été important. L'important, c'est le théâtre. J'aime ça quand il y a du théâtre au théâtre. La télé ne le fait plus, le cinéma non plus, donc je trouve essentiel qu'on garde de l'improbable et de la démesure au théâtre. »

D'où cette volonté féroce de s'imposer des contraintes un peu folles, qui défie la logique technique ou financière. Mais alors que les contraintes au service de l'acte théâtral galvanisent les créateurs du TFT, celles imposées par des facteurs extérieurs tuent leur élan créatif. « C'est ce qui est arrivé avec *Ines Pérée et Inat Tendu* (2010) à Québec, raconte Dubois. Nous voulions installer les spectateurs sur la scène de la Bordée et nous servir du débarcadère comme décor, mais nous avons dû nous déplacer à la salle Multi, et ça nous a nui. » À Montréal, toutefois, rois et maîtres dans le décor du spectacle précédent (ils ont squatté *Moi, dans les ruines rouges du siècle* d'Olivier Kemeid au Théâtre d'Aujourd'hui), les créateurs se sont bien repris.

Les reprises, d'ailleurs, sont presque une marque de commerce de la compagnie, qui n'hésite pas à poursuivre là où la création s'est arrêtée, laissant le temps faire son œuvre. « On a rapidement pensé à long terme dans notre manière de travailler. En se disant que si ce n'était pas parfait, on arrangerait lors de la prochaine série de spectacles. Mais j'essaie de plus en plus de voir en amont », confie Dubois, qui souhaite notamment exiger 200 heures de répétitions pour les prochains projets de la compagnie. Le feu sacré et la synergie sont mis à rude épreuve quand les acteurs travaillent sur plusieurs productions et n'assistent pas à toutes les répétitions. Cette exigence qui allait de soi il y a quinze ans est beaucoup moins évidente aujourd'hui, notent les créateurs du TFT.

L'équipe, épisodiquement, a fait des incursions en « création pure ». « Ça ne me convient pas, admet d'emblée Dubois. Il faut vraiment que je sois avec les bonnes personnes, une Marie-Josée Bastien, par exemple. On dirait que je ne sais pas encore comment récupérer ce qu'on trouve. Ça a été les moments les plus difficiles, je dirais même pénibles. » Lui et ses collaborateurs gardent un souvenir mitigé des laboratoires *Richard Fortin, défiguré* et *Autour du boiteux* (2006). « C'est

autre chose lorsqu'on a un texte écrit et fini », poursuit le directeur artistique en faisant allusion à *la Montagne rouge (sang)* (2010) de Steve Gagnon et à *Tout ce qui tombe*, un texte de Véronique Côté qui ouvre la saison au Trident à l'automne 2012. Ce ne sera pas la première incursion de Frédéric Dubois au Trident (pensons à *HA ha !...* de Réjean Ducharme), mais pour le TFT, qui aime voguer d'un lieu à l'autre selon les spectacles, c'est une première.

Salle communautaire, club vidéo, parc, cour, parvis : tout lieu, dans l'œil de Dubois, peut devenir un théâtre. « C'est une fête dans la ville, et il y a tout un plaisir à s'installer non seulement dans un lieu, mais dans un quartier », note-t-il. La Maison Blanchette à Cap-Rouge est devenue un sous-sol de banlieue kitsch pour *le Cid maghané*, la cour des Oiseaux de passage, le royaume bordélique de *Vie et mort du Roi Boiteux*, la vitrine de la bibliothèque Gabrielle-Roy, une vitrine sur les pensées de la faune bigarrée du quartier Saint-Roch dans *Fallait rester chez vous, têtes de nœud* (2011).

Une fois le décor campé, la représentation prend souvent des allures de récital, qui passe rapidement du mélodique

au tonitruant. « Il y a quelque chose de fort dans la tenue du verbe, dans la profération de la parole et du corps », note Sylvio Manuel Arriola. Lorsque Pascal [Robitaille] est venu avec nous, on s'est rendu compte qu'on était des instruments, que le texte et la représentation devenaient une composition sonore. » Pour ses dix ans, le TFT a d'ailleurs produit un disque contenant la musique et les chansons les plus marquantes de ses productions.

Le TFT aime aller là où on ne l'attend pas, dans tous les aspects de la production, tout en respectant une intégrité artistique qui l'honore. Sans compromis, mais nourri d'improbable, ludique, mais grinçant et percutant, le travail de la compagnie est alimenté par une énergie juvénile qui semble intarissable. « On ne s'est jamais excusés. On a toujours considéré qu'on était grands », déclare avec fougue Frédéric Dubois. D'abord école exigeante et stimulante, la compagnie est devenue un espace de liberté et de création à préserver pour ses membres, maintenant appelés ailleurs. Autant pour les concepteurs que pour le public, le TFT est depuis quinze ans synonyme de risque, de folie, de surprise et de prise de parole nécessaire. ■



Marie-Josée Bastien dans *Fallait rester chez vous, têtes de nœud* de Rodrigo García, mis en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs, 2011).
© Nicola-Frank Vachon.